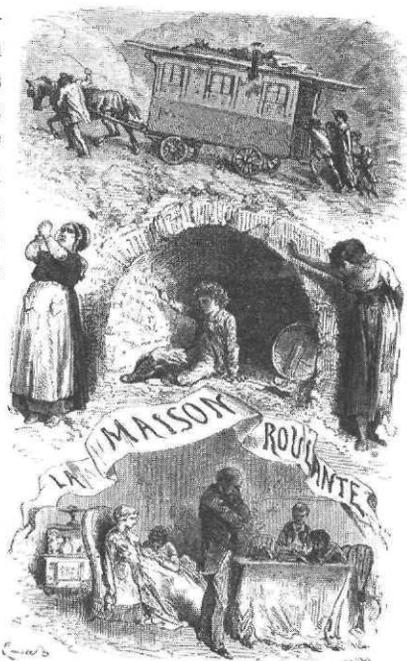


# LA MAISON ROULANTE, DE MADAME DE STOLZ

par Francis Marcoin

*Publié dans la Bibliothèque Rose,  
« La maison roulante » a enchanté des générations  
de jeunes lecteurs. En évoquant un de ces livres  
« un peu oubliés », Francis Marcoin décèle dans ce récit  
un refus de l'aventure réelle au profit de la seule aventure possible,  
celle du romanesque.*

Tandis que la Bibliothèque Rose se met au format de poche, on s'intéresse aux origines et au passé d'une entreprise éditoriale qui modela, sans doute plus qu'on ne le pense, le roman français depuis 1850. Travailler sur l'imaginaire du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est s'autoriser une entrée dans ces livres un peu oubliés, et si la littérature enfantine fut souvent une littérature dérobée, la lecture adulte aujourd'hui pille à son tour un domaine qui lui fut longtemps interdit. Ainsi va cette culture moderne, qui permet de voir au cinéma *Le Temps des Gitans*, d'*Emir Kusturika*, et de relire *La Maison roulante*, de Mme de Stolz (comtesse Fanny de Bégon), roman paru en 1869 dans cette fameuse Bibliothèque Rose. Rapprochement incongru de la folie et de la raison, tant il est vrai que la Bibliothèque Rose paraît vouée à la sage reconstitution du modèle ségurien, le tranquille château de Fleurville qui semble pouvoir se disséminer à l'infini. D'où le sentiment de relecture qui nous saisit dès les premières pages de *La Maison roulante*. Mme de Stolz édifie une fois de plus le château normand, avec son parc et sa pièce d'eau, sa



*La maison roulante*, ill. Bayard, Hachette

ferme et sa fermière haute en couleurs. S'y fait sentir un goût plus appuyé pour le pittoresque campagnard, simplement suggéré chez Mme de Ségur.

Mais le très beau titre l'indique, il faudra bouger, et ce château a même quelque chose d'un trompe-l'œil, comme nous le confirme son nom plutôt incongru, Valneige : n'y sent-on pas davantage un souffle aventurier, un romantisme qui affecta les auteurs les plus dévotieux de la librairie Mame, auxquels s'apparente Mme de Stolz, bien plus militante dans ses livres que la Comtesse de Ségur. Loin de se réserver pour la Bibliothèque Rose, elle figure en bonne place au catalogue de la Librairie catholique Périsset, dont elle illustre parfaitement l'esprit. Ainsi dans *Valentine*, l'héroïne, d'abord attirée par la vie mondaine, découvre peu à peu qu'elle ne fait que s'amuser sans trouver le bonheur : « *Une force irrésistible la pousse vers une vocation sublime* », elle quitte son château et sa famille, « *elle se quitte elle-même et se voue à Dieu chez les filles de la Charité* »

Ce renoncement au monde, Mme de Stolz l'illustrera en 1874 dans la Bibliothèque Rose elle-même, en le conjuguant avec des professions de foi revanchardes : *Par-dessus la haie* est le récit d'une oblation parfaite, celle d'une servante privée de parole, et nommée Myriam, « le nom hébreu de la sainte Vierge ». Aussi *La Maison roulante* apparaît-elle par exception comme un moment de bonheur où, sous couvert d'illustrer les dangers de la désobéissance, se fait sentir l'appel de la vie.

Bonheur d'abord de cette campagne normande « *avec ses haies, ses buissons, ses grands prés, ses champs dorés, tous ses parfums, toutes ses fleurs* ». Bonheur de la vie familiale : Adalbert est un petit garçon qui, entre autres bonnes fortunes, a une sœur, Camille, « *la douceur même* »...

Ce château sera pourtant quitté car la félici-

té n'empêche pas le désir de rompre la monotonie, de faire « *le grand voyage* » : Paris, Strasbourg, Vienne, Prague, des lacs, des montagnes... : « *A cette seule pensée, on sautait sur sa chaise, même en achevant sa page d'écriture, ce qui ne manquait pas d'y faire un très regrettable pâté* ».

Ce voyage n'a d'autre but que de s'instruire sans livre et de s'amuser, de découvrir Strasbourg, sa cathédrale et son horloge astronomique, le château de Schönbrunn, jusqu'à ce que la famille arrive en Bohême : « *On se réjouissait fort d'entrer en Bohême. Ce nom, disait Camille, avait quelque chose de bien étranger, d'intéressant, et même d'un peu effrayant ; il lui semblait qu'il ne devait y avoir dans ce pays que ce qu'on appelle des diseuses de bonne aventure.* »

Le mot est lâché, l'aventure, qui devrait être toujours bonne, si l'on en croit l'expression. La bohémienne est d'abord celle qui dit l'aventure, et qui pour cela est réputée attirer l'enfant. Du moins, ce sont les auteurs qui le disent et la font d'ordinaire arriver dans le village, venant d'un ailleurs imprécis ; ici la fiction va chercher les bohémiens là où les enfants croient qu'ils sont, dans la Bohême même. Mais le génie de la littérature enfantine, c'est à la fois de prétendre établir les droits de la raison et de succomber aux légendes. A peine M. de Valneige, « *qui ne perdait pas une occasion d'instruire ses enfants* », vient-il de leur apprendre à ne pas confondre les Bohèmes et les Bohémiens que le petit Adalbert est enlevé dans les rues de Prague.

Cette errance que refusait obstinément la comtesse de Ségur, Mme de Stolz semble donc y succomber. On pense à René Schérer et Guy Hocquenghem, qui avaient bien décrit dans *Co-ire, Album systématique de l'enfance (Recherches n°22)*, le paradoxe qui peuple de ravisseurs les romans familiaux et éducatifs. Mais sous la plus grande terreur, jusqu'où faut-il voir l'attirance



La maison roulante, ill. Bayard, Hachette

pour le ravissement, mot ambigu s'il en est ? De fait, entre la faute (le jour de sa disparition Adalbert n'avait pas désobéi moins de huit fois !) et la punition, le surcoût est tel qu'il semble devoir s'expliquer ainsi : l'enfant par son enlèvement, serait désigné comme objet de désir, et plus encore s'il s'agit d'un petit garçon, être équivoque joignant à des qualités déjà masculines des traits féminins, sa joliesse, sa voix argentine. Mais à aucun moment, dans *La Maison roulante*, ne poind même le semblant d'une affection entre le voleur et l'enfant. Celui-ci apprend-il alors qu'il a du prix ? Mais aucune tentative de rançon, et le gain retiré de ses faibles dons reste bien mince.

Sa nouvelle condition n'inspirera jamais au petit Adalbert qu'une invincible horreur, et le récit ne s'attarde ni sur les contrées traversées, ni sur l'apprentissage du cirque. On est loin des futurs *Romain Kalbris* et *Sans famille*, plus loin encore de l'illustre prédécesseur, *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, où un entrain carnavalesque donnait du sel aux situations les plus éprouvantes. D'où

peut-être la force de *La Maison roulante*, son étrangeté pour le lecteur moderne qui, au nom de l'inconscient, se plaît à voir le désir là où est la fuite ou le refus. D'où notre rapprochement avec *Le Temps des Gitans*, film qui, malgré un rapport intime au merveilleux, montre l'enfant enlevé buttant contre le réel. On voudrait que ça soit un cauchemar, mais le réel est là, obstinément. Il est arrivé quelque chose qui ne peut pas ne pas être. Vertige de la fiction, du mensonge romanesque qui vit de cette affirmation d'un réel idiot auquel on se cogne.

L'aventure, c'est bien d'en parler, d'y rêver, de faire semblant de la souhaiter. On tente le diable, on va en Bohême, et l'on fait l'étonné quand ça arrive. Le récit d'aventure, ici, se nourrit de la haine de l'aventure. Ni émerveillement, comme dans *L'Île au Trésor*, ni penchants mortifères comme dans *Arthur Gordon Pym*. Adalbert ne pensera qu'à la fin du voyage, espèce de temps mort dont il ne reste rien et qui n'amène aucune formation. Pour qui le bénéfice de tout cela, sinon pour le lecteur, renvoyé par contraste à son intérieur douillet. La vraie vie, elle est là, dans la lecture. En sécurité, on a de plus le privilège de savoir, d'être le complice de l'auteur, d'être en avance toujours sur le héros. Accordons que celui-ci, en dépit de ses souffrances, n'en jouit pas moins d'un avantage par rapport à ses parents, celui de savoir où il est, qu'il est encore et qu'il peut espérer s'échapper, tandis que ceux-ci, plus punis que lui, vivent dans l'ignorance la plus totale. Ainsi les plus innocents souffrent-ils davantage. Curieuse leçon !

Ce texte parfaitement contenu réduit donc l'errance à une abstraction qui lui conserve toute sa violence. Le pittoresque, par un nouveau paradoxe, est réservé à l'évocation de la vie domestique. S'il n'y a pas d'échos à ce nom de maison roulante, jamais illustré par la poésie d'une description, alors qu'on

attendrait les plaisirs conjugués de l'intérieur et du déplacement, une autre maison vient requérir tout l'intérêt, la maison blanche, celle où Adalbert s'était réfugié lors d'une tentative de fuite, et qui, arrêtant le fil du récit, permet un attardement paresseux : « *C'est comme un nid sous une touffe de feuilles, loin du bruit, et loin des méchants. Ce n'est pas la richesse, ce n'est pas la pauvreté ; on y peut vivre paisible, sans se mettre en peine de paraître. Heureux ceux qui se contentent de peu !* » Monde tranquille « entre les choux et les petits pois » : le potager est un lieu de délices, « *les potereaux étaient beaux, les épinards superbes ; les radis venaient partout, pourvu qu'on en semât, et les mâches poussaient même là où l'on n'en semait pas* »...

Face à la maison blanche, à la poésie prosaïque du légume et de la plate-bande, la maison roulante n'apparaît jamais comme une vraie maison, tout en ne recelant aucun mystère. Maîtrise de l'imaginaire, qui s'accompagne pourtant d'une liberté surprenante, puisque la roulotte sert d'écrin à une beauté féminine décrite avec une certaine audace : la fille du bohémien, Gella, « *avait vingt ans, elle était belle, même sous ses pauvres vêtements, mais d'une beauté un peu sauvage ; une taille élevée, souple comme un roseau, de beaux mouvements* »... L'illustration, loin d'affadir le portrait, en renforce les traits, et montre une Gella aux yeux noirs, pieds nus, l'épaule découverte, dans une pose légèrement cambrée. Illustration inattendue quand on se rappelle tous les interdits de l'époque, et les démêlés de la comtesse de Ségur avec la même maison Hachette pour des écarts bien plus innocents. Cette liberté, on imagine mal qu'elle soit passée inaperçue. Du reste, rien d'équivoque dans tout cela, puisque Gella se conduira comme une mère avec l'enfant volé, et qu'en récompense de sa bonté, elle sera munie d'un petit pécule qui lui permettra d'ouvrir un

commerce et d'espérer, à notre désappointement, une vie des plus terne.

Ce n'est pas le héros qui a changé, mais cette jeune fille, découvrant grâce à lui, Dieu, l'âme et l'écriture. Sont-ce donc ces apprentissages qui justifient le roman ? Il faut moraliser l'enfant, certes, mais la foi ici participe plutôt d'une construction de la personnalité : Dieu, l'âme, la conscience de ce que Condorcet appelait « l'estime de soi » ne font qu'un. Aussi l'enfant est-il une personne capable d'évaluer son propre comportement. Surtout, parce qu'il a la foi, l'enfant volé sait qu'il n'est jamais seul, jamais abandonné, et garde confiance en l'avenir.

Ce précieux viatique qui relie la petite personne au monde s'accompagne d'un autre fil, plus profane, celui de l'écriture : c'est par l'écriture en effet qu'Adalbert sera sauvé, d'abord en laissant quelques mots écrits au charbon dans la cave de la maison blanche, ensuite en apprenant à écrire à la sauvage Gella, laquelle, utilisant son sang comme encre, pourra toucher les parents du petit garçon.

Une fois l'aventure terminée, le lecteur paiera son écot en devant supporter les conclusions : « *Adalbert a grandi dans l'obéissance. Aujourd'hui qu'il est devenu un homme, il obéit encore* »... In fine, ce programme peu exaltant fait paraître plus doux les malheurs d'Adalbert. Piètre leçon d'économie en tout cas, dans ce siècle réputé positif : lorsqu'elle ne décrit pas la retraite hors du monde, Mme de Stolz propose une éducation bien coûteuse ! Et de fait, le savoir, la morale, entraînent la plus grande dépense d'imaginaire qui soit. Contrairement à l'idée reçue, la littérature enfantine ne naît pas d'un étouffement du roman, mais aide à sa naissance. Le lecteur réclamera d'autres maisons fictives, roulantes ou immobiles, d'autres enlèvements et d'autres retrouvailles, tout cela pris dans un complexe inextricable d'attrait et de répulsion. ■